



*Son attention fut attirée par l'enveloppe  
placée en évidence... (Page 2064)*

C. I.

LIVRAISON 265



— Ma chérie ! Ma Louise adorée ! Je ne suis pas digne de ton amour.

La jeune femme secoua faiblement la tête.

— Si Robert... Je sais bien que tu n'es pas un méchant homme... Tout peut encore être arrangé...

— Je ferai tout ce que tu voudras, Louise... Plutôt que de perdre ton affection, je suis prêt à n'importe quoi.

— Comment pourrais-tu perdre mon affection, Robert ? Ne sens-tu pas que ma vie t'appartient ?

— Si... Mais je t'ai fait tant de mal, ma pauvre Louise ! Tant de mal !

— J'ai beaucoup souffert c'est vrai... Notre enfant...

Le colonel se mordit les lèvres et laissa échapper un douloureux gémissement.

Les yeux de la malade s'étaient remplis de larmes.

— J'avais tant désiré avoir un enfant.. et maintenant...

— Ne pleure pas, Louise je t'en supplie ! murmura le colonel en caressant une main de son épouse.

— Le destin ne l'a pas voulu ainsi, Robert ! Sans doute n'étions-nous pas digne d'un aussi grand bonheur !

— Tes paroles me déchirent le cœur, ma chère Louise ! Tu ne saurais t'imaginer à quel point je souffre.

— Calme-toi, Robert... Dieu nous a puni et il ne nous reste plus qu'à nous résigner à la volonté divine ! Maintenant, nous devons surtout chercher à réparer le mal qui a été fait.

L'officier fixa sur sa femme un regard interrogateur.

— Réparer ? murmura-t-il. De quelle façon ?

— Ecoute-moi, Robert ! Si tu m'aimes vraiment tu dois avouer tes fautes. Nous sommes riches... comprends-tu ? Quand tu auras avoué, nous quitterons la France et nous irons nous installer à l'étranger... Tu avoueras, n'est-ce pas ? Promets-moi que tu le feras sans tarder... Aujourd'hui même !

Henry n'osait plus regarder sa femme en face.

Ce qu'elle lui demandait là était un sacrifice énorme : avouer qu'il avait été un faussaire ! Se couvrir de honte devant ses collègues de l'Etat-Major et devant l'opinion publique ! N'aurait-il pas encore mieux valu mourir ?

Si... la mort est toujours préférable au déshonneur !

— Eh bien, Robert ? Tu ne me réponds pas ? insista la malade.

— Si... Je ferai ce que tu voudras, ma chérie...

— Tu me le promets ?

— Je te le promets...

La jeune femme laissa échapper un soupir de soulagement.

— J'ai confiance en toi et je vais me sentir plus tranquille, murmura-t-elle avec un pâle sourire. Je serai bientôt guérie et nous pourrons alors nous en aller au loin, dans un pays où personne ne pourra venir troubler notre bonheur... Est-ce que tu m'aimes toujours autant qu'auparavant Robert ?

— Tu me le demandes, ma Louise chérie ? Que serait donc ma vie si je n'avais pas ton amour ?

— Moi aussi, je t'aime plus que tout le monde, Robert ! Ah ! Comme j'ai souffert pendant que tu étais absent !

J'avais l'impression de te voir tomber, transpercé par l'épée de ton adversaire... Alors, j'ai couru comme une folle... Je me suis élancée dans l'escalier et je suis tombée...

— Pauvre Louise ! murmura le colonel en serrant la main pâle qu'il tenait entre les siennes. Mais ne t'agite pas ainsi ma chérie ! Cela pourrait te faire du mal... Le médecin m'a recommandé de ne point te causer la moindre émotion.

— Ne crains rien, Robert... Je suis parfaitement cal-

me... calme et heureuse... Mais répète moi encore une fois que tu feras aujourd'hui même ce que tu m'as promis...

— Oui... Je le ferai ! répondit l'officier d'une voix mal assurée.

A ce moment, une infirmière qui venait d'apparaître sur le seuil de la porte fit un signe au colonel.

Il fallait qu'il s'en aille.

Le colonel se leva et s'inclina vers le blanc visage de sa femme en murmurant :

— Au revoir, Louise... Il faut que je parte..

— Si vite ?

— Oui... On ne veut pas que je reste plus longtemps. Mais nous nous reverrons demain.

— Au revoir, Robert... et n'oublie pas ce que tu dois faire aujourd'hui.

— Oui, oui, ma chérie... Sois tranquille...

Tandis que l'officier reprenait le chemin de son domicile, il réfléchissait sur ce que sa femme lui avait dit.

Il lui avait promis d'avouer son crime le jour même !

Mais aurait-il le courage de supporter les conséquences de ses fautes ! Qu'allait-il lui arriver à la suite de son aveu ? N'allait-il pas être arrêté ? Ne serait-il pas traîné devant les tribunaux militaires pour se voir intenter un procès honteux ?

La situation dans laquelle il se trouvait n'était assurément pas enviable. Et pourtant... il avait promis ! S'il ne se conformait pas au désir de Louise, il risquerait de perdre son affection à laquelle il tenait tant !

— Cela, jamais ! murmurait le colonel. Sans l'amour de Louise je n'aurais plus la force de vivre !

Mais alors ? Que devait-il faire ?

CHAPITRE CCCII.

L'AMOUR NE CONNAIT PAS DE LOIS.

Monsieur Hugo Donati, le beau-père d'Esterhazy, marchait de long en large dans la pièce sous le regard de sa fille qui venait d'achever la lecture d'un journal. L'industriel, qui paraissait très surexcité, s'écria tout-à-coup d'une voix frémissante d'indignation.

— C'est scandaleux ! Je ne peux plus sortir sans être insulté par les passants ! Et tout cela parce que j'ai pour gendre un gredin comme ton mari !

— Mais pourquoi aurais-tu honte de lui, papa ? demanda la jeune femme.

Monsieur Donati eut un rire amer et ironique.

— Pourquoi j'ai honte de lui ? s'exclama-t-il. En voilà une question ! L'amour t'a donc complètement aveuglée, ma pauvre enfant ?

— Mais non papa ! Lis donc ce qu'il y a dans ce journal... Tout le monde est d'accord pour affirmer que mon mari n'est pas coupable... Il a simplement été victime d'un odieux complot de la part de ses ennemis.

— Les journaux ! Tu ne sais donc pas que les journaux impriment tout ce que les gens qui les subventionnent leur ordonnent d'imprimer ? Quant à moi, j'ai la conviction absolue de ce que Ferdinand n'est qu'un vul-

gaire malfaiteur... Un homme dénué de conscience et de dignité !

— Non, papa ! insista la jeune femme en souriant. Tu te trompes, je t'assure... Ferdinand n'est pas un mauvais garçon... Seulement il est faible comme un petit enfant !

— Et il faudrait avoir pitié de lui, n'est-ce pas ?

— Ah ! Que n'a-t-il pas écouté mes conseils ? murmura la malheureuse avec un douloureux soupir. J'aurais bien su l'empêcher de suivre la voie du mal.

— Nous n'avons que trop fait pour lui venir en aide ! répondit l'industriel. Je te dis qu'il n'est pas autre chose qu'un malfaiteur !

— Papa ! s'écria la comtesse Esterhazy en se levant brusquement tandis que son visage se couvrait d'une vive rougeur. Ne comprends-tu donc pas ?

Monsieur Donati se mit à regarder sa fille avec un air stupéfait.

— Que devrais-je comprendre ? demanda-t-il.

— N'as-tu pas encore compris que je l'aime ? s'exclama la pauvre Clara avec une sincère véhémence.

Hugo Donati étendit les bras en un geste de découragement et il répondit :

— Mais tu es complètement folle, ma pauvre petite !... Après tout ce qu'il nous a fait, tu dis que tu l'aimes encore ? C'est vraiment à ne pas y croire !

— L'amour ne connaît pas de lois, mon cher papa !

— Mais ne vois-tu pas... Ne te rends-tu pas compte.

— Non, non, non !... Je ne vois rien et je ne me rends compte de rien ! J'aime mon mari et je suis esclave de cet amour que rien ne pourra jamais anéantir !

— Mais cet homme est indigne de toi, ma fille ! poursuivit l'industriel avec un air désespéré. Pense donc à tes enfants !

— Veux-tu les contraindre à grandir dans une ambiance corrompue par la trahison et le vice ? Non ! Je ne pourrai jamais tolérer qu'ils aient à subir le spectacle offert par la vue d'un père indigne qui passe ses nuits dans les lieux les plus équivoques de Paris en compagnie de femmes de mauvaise vie et d'aventurières.

— Il changera, papa... Il finira bien par se fatiguer de cette vie...

— Combien de fois ne t'es-tu pas déjà fait cette illusion ?

— C'est vrai.. Mais maintenant, après le procès, je suis persuadée de ce que Ferdinand va se mettre à vivre d'une tout autre façon, s'obstina la jeune femme.

— Non, mon enfant ! s'écria Monsieur Donati en frappant du poing sur la table. Ce n'est pas lui qui changera, c'est toi qui doit changer, entends-tu ? Tu dois renoncer à cet amour désastreux quit te rends folle et te fait perdre la faculté de raisonner d'une façon logique !

— Est que je me rends donc coupable d'une faute en aimant mon mari ? s'exclama Clara sans se troubler.

— C'est inouï ! reprit Hugo Donati en se mettant à se promener nerveusement à travers le salon. Je suis convaincu de ce que tu voudrais de nouveau aller vivre avec lui s'il était acquitté.

— S'il est acquitté, cela voudra dire qu'il n'a rien fait de mal, papa !... Ne serais-tu donc pas content s'il était acquitté ?

— Je préférerais de beaucoup qu'on le fusille ! gronda le beau-père d'Esterhazy d'une voix sourde.

La jeune femme laissa échapper un gémissement d'horreur.

— Mon Dieu ! Que dis-tu là ! s'écria-t-elle. Serait-il vraiment possible que tu aies dans le cœur des sentiments aussi cruels envers mon mari ? Ne comprends-tu donc pas que l'acquittement de Ferdinand signifierait la renaissance de mon bonheur ?

L'industriel se prit la tête entre les mains.

— Mon Dieu ! Que puis-je faire pour t'ouvrir les yeux ! gémit-il. Tu es donc aveugle, ma pauvre Clara ? Serait-il possible que ton amour pour ce triste sire ait pu te changer à ce point, toi qui étais si raisonnable ? Ne t'es-tu pas encore aperçue de ce que ce misérable est venu à toi chaque fois qu'il avait besoin d'argent et qu'il t'a toujours quittée aussitôt qu'il a eu de nouveau les poches pleines ? Je te répète que je ne veux plus le voir dans ma maison ! Je ne peux plus tolérer une semblable honte ! J'en ai assez ! Assez, entends-tu ?

— Que veux-tu dire, papa ?

— Que je suis parfaitement résolu à ne plus jamais déboursier un centime en faveur de ce polichinelle ! Si je continuais de l'aider comme je l'ai fait jusqu'à présent, nous ne tarderions pas à être complètement ruinés !

La comtesse Esterhazy secoua la tête avec obstination.

— Je suis persuadée de ce que tu te trompes, papa dit-elle.

Clara avait les yeux mouillés de larmes et elle s'efforçait de défendre son mari par tous les moyens en son pouvoir. Mais Hugo Donati paraissait inflexible. Les supplications de sa fille ne faisaient qu'augmenter sa fureur.

— J'exige que tu cesses toute espèce de relations avec cet homme, m'as-tu compris ? s'exclama-t-il d'une voix tremblante de colère.

— Même s'il est acquitté ?

— Certainement ! Jamais je ne pourrai croire à l'innocence de cette canaille !

— Tu ne reconnaitrais même pas le bien-fondé de la sentence des juges ?

— Non !... Je ne veux plus rien savoir ! Et j'espère que tu n'as pas l'intention de continuer à me contredire. n'est-ce pas ?

— Je suis décidée à l'aider encore, papa ! répondit la comtesse avec une incroyable fermeté.

— Oh !

Hugo Donati était absolument hors de lui.

Que pouvait-il faire pour vaincre l'obstination de sa fille ? Comment ouvrir les yeux de la jeune femme à la lumière de la vérité ?

— Ecoute, Clara, reprit-il après un moment de silence. Comme tu n'es plus une enfant, je ne peux naturellement pas t'imposer ma volonté... Mais... si tu devais retourner auprès de cet homme je refuserais de laisser les enfants partir avec toi... En tout état de cause, ils resteront ici...

— Non, papa ! Tu ne feras pas cela ! protesta la jeune femme avec l'énergie du désespoir. Tu n'en as pas le droit !

— Je n'en ai pas le droit ? Il me suffira de faire une demande aux tribunaux pour que ton mari soit déchu de ses droits de père, car son indignité est notoire et ne saurait faire l'objet du moindre doute.

— En agissant ainsi, tu ne ferais qu'augmenter le scandale...

— Ça m'est égal ! La seule chose qui m'intéresse est le bien de tes enfants... Maintenant que tu es au courant de mes intentions, tu peux faire comme tu l'entendras...

Et l'industriel sortit de la pièce sans rien ajouter.

\*  
\*\*

Clara demeura immobile assise dans un fauteuil, son regard fixé dans le vide. Elle aurait voulu courir après son père pour le supplier encore, mais elle se retenait

de le faire, parce qu'elle comprenait bien que tout ce qu'elle pourrait encore tenter serait inutile.

Comment allait-elle agir, maintenant ?

Comment se serait-elle comportée si elle se trouvait mise en présence du dilemme d'avoir à choisir entre son mari et ses enfants ?

Découragée, la malheureuse se couvrit le visage de ses mains et se mit à pleurer silencieusement.

Une demi-heure s'écoula.

Puis la comtesse se leva et se dirigea vers sa chambre à coucher, murmurant sur un ton résolu :

— Il ne me reste plus qu'à me fier à la décision du destin ! Si Ferdinand est condamné, je resterai avec les enfants... S'il est acquitté je le suivrai partout où il ira et je le sauverai !

### CHAPITRE CCCIII.

#### LE PREMIER PAS.

Quand Max Erwig entra dans l'une des nombreuses tavernes situées aux environs du port, la nuit commençait à tomber.

Le cabaret était plein de monde ; l'air y était imprégné de fumée de tabac et de relents d'alcool au point d'en être presque irrespirable.

Après une brève hésitation, le jeune homme prit place à une table et commanda une consommation.

Le cabaretier le servit tout en le regardant avec un air quelque peu méfiant.

Qui pouvait bien être ce nouveau client ?

S'apercevant de l'impression que sa présence causait dans ce lieu, l'Alsacien adressa au cabaretier un signe amical et lui demanda :

— Puis-je vous offrir quelque chose ?

— Vous êtes donc si riche ? murmura l'autre.

— Ecoutez-moi, reprit Max Erwig après avoir insisté pour que l'homme vienne s'asseoir à côté de lui. On m'a envoyé ici en m'affirmant que vous pourriez me procurer ce dont j'ai besoin..

— Et de quoi avez-vous donc besoin ?

— Quelque chose qu'il n'est pas particulièrement facile de se procurer répondit le jeune homme en baissant un peu la voix.

Le cabaretier comprit tout de suite qu'il devait s'agir de quelque chose qui pouvait être une bonne affaire pour lui et après avoir réfléchi un moment, il reprit :

— Alors... Dites... Qu'est-ce donc qu'il vous faut ?

— Des papiers d'identité ?

— Pour quel usage ?

— Ceci ne vous concerne pas... Mais notez bien qu'il me faut des papiers parfaitement en règle...

Le cabaretier se mit de nouveau à réfléchir, puis il regarda longuement son interlocuteur et, finalement, il lui demanda :

— Avez-vous de l'argent ? Vous savez, je suppose, que ces choses-là coûtent généralement assez cher ?

— Je paierai ce qu'il faut, répondit tranquillement l'Alsacien.

— Alors, nous nous arrangerons certainement... Et le cabaretier vida d'un trait le verre d'alcool qui était devant lui. Puis il se leva et murmura à l'oreille du jeune homme :

— Attendez-moi ici...

Sur ce, il s'éloigna. Mais son absence ne fut pas de

longue durée. Cinq minutes plus tard, il revint vers le camarade de Leni, accompagné d'un individu long et maigre qu'il présenta sous le nom de « Paolo ».

— C'est un brave jeune homme qui a de l'instruction et qui sait imiter à merveille n'importe quel genre d'écriture, expliqua-t-il. Il est aussi spécialiste de la fabrication des timbres et cachets officiels ainsi que des papiers à en-tête administrative.. Du reste vous allez pouvoir vous entendre directement avec lui.

Et le cabaretier s'éloigna de nouveau, laissant Max Erwig seul avec Paolo.

L'Alsacien regardait attentivement l'homme, cherchant à étudier sa physionomie.

— De quel pays êtes-vous ? lui demanda-t-il enfin.

— Je suis Suisse... Et vous ?

— Alsacien...

A ce moment le cabaretier revint vers les deux hommes apportant une bouteille de vin et trois verres.

Max Erwig exprima tout de suite son désir.

— Il me faudrait un passeport en règle et une lettre de recommandation d'une université quelconque, précisait-il.

— Ah ! Vous voulez donc jouer le rôle d'un professeur ou d'un savant ?

— Oui... D'un naturaliste...

— Très bien.. J'ai tout ce qu'il vous faut... Je possède un cachet de l'Université de Vienne dont je me suis déjà servi il y a deux ou trois ans pour rendre un service du même genre à un ami...

Max Erwig était satisfait.

— Voici une heureuse coïncidence ! s'exclama-t-il en allumant une cigarette.

— Certainement.. De cette façon, nous ne perdrons pas de temps.

— Quand pourrai-je avoir les papiers ?

— Dans quatre jours...

— Et... combien cela va-t-il coûter ?

— Mille francs seulement... ,

Le camarade de Leni eut un geste de surprise et fixa d'abord sur le cabaretier, puis sur Paolo, un regard interrogateur.

Mais le patron de la taverne demeurait impassible, se bornant à écouter sans prendre part lui-même à la conversation.

— Est-ce que vous trouvez que c'est trop, mille francs ? demanda finalement le Suisse.

— Ce n'est certainement pas trop peu ! s'exclama l'Alsacien.

L'autre haussa les épaules et répondit avec calme :

— Je ne fais que des prix fixes et du travail soigné, Si vous trouvez que c'est trop cher, vous n'avez qu'à vous adresser à un autre.

— Et quand faudrait-il que je vous remette cette somme ?

— La moitié tout de suite et l'autre moitié quand je vous apporterai les papiers... C'est la règle !

Max Erwig comprenait qu'il aurait été inutile d'insister pour obtenir une réduction de prix. Par conséquent malgré son désir de ménager de son mieux les intérêts de Leni qui devait faire tous les frais de l'entreprise, il n'hésita plus et remit immédiatement une avance de cinq cents francs à son interlocuteur.

L'affaire ayant été conclue de cette façon, il demanda encore :

— Où nous reverrons-nous ?

— Ici même répondit Paolo. C'est l'endroit le plus sûr.

Puis il se leva, tendant la main à Max ainsi qu'au cabaretier.

**L'instant d'après, il sortit de la taverne et s'éloigna**

d'un pas rapide.

— J'espère que vous êtes satisfait ? demanda le patron de l'établissement à Max Erwig.

— Oui... Je vous remercie...

— Ne vous semble-t-il pas que le service que je viens de vous rendre mériterait un peu plus qu'un simple remerciement ?

— Vous avez raison, répondit Max.

Et, tirant encore un billet de cent francs de son portefeuille, il le remit au cabaretier à titre de récompense pour son intervention.

Maintenant, l'affaire était amorcée. Il n'y avait plus qu'à attendre que les papiers soient prêts, puis agir avec ingéniosité et énergie.

## CHAPITRE CCCIV.

### LE RETOUR D'ESTERHAZY.

Impatiente de connaître le résultat du procès intenté à son mari, la comtesse Esterhazy ne put résister à l'impulsion de sortir pour aller se joindre à la foule qui attendait au dehors de l'édifice de la rue du Cherche-Midi.

A peine y était-elle arrivée qu'une rumeur se mit à se propager de bouche en bouche, se répandant à travers la foule avec la rapidité d'une flamme courant le long d'une traînée de poudre.

— Le colonel Esterhazy est acquitté !

Clara entendit ces mots répétés des centaines de fois et son cœur se mit à vibrer d'une joyeuse émotion. *Fon-*

dinand était innocent ! Pour elle, comme pour l'immense majorité des gens qui composaient cette foule, cela ne pouvait pas faire l'ombre d'un doute, puisque les juges l'avaient absous !

Près de la porte de la salle d'audience vers laquelle elle s'était avancée non sans peine, en fendant la foule elle reconnut le jeune soldat qui servait d'ordonnance à son mari. Il la reconnut également et, tout en la saluant avec le plus grand respect, il se mit à la regarder avec un air d'étonnement indicible, comme s'il s'était trouvé en présence de quelque apparition surnaturelle.

— Mon mari va sans doute sortir d'ici dans quelques instants, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle.

— En effet, Madame la comtesse, répondit le jeune homme. Je pense qu'il va sortir d'un moment à l'autre.

— Bien ! fit-elle en lui remettant un billet de cinquante francs. Donnez-moi la clef de son appartement. Je vais aller là-bas. Quant à vous, prenez cet argent et hâtez-vous d'aller acheter tout ce qu'il faudra pour lui préparer un bon repas, avec une bouteille du vin qu'il préfère.. Avez-vous compris ?

— Certainement, Madame la comtesse ! répondit le soldat en lui donnant la clef.

Puis il s'éloigna rapidement pour aller exécuter les ordres qu'elle venait de lui donner.

Clara remonta dans la voiture qui l'avait amenée et se fit conduire au domicile privé de son époux. Montant rapidement les escaliers elle s'introduisit dans le petit appartement au moyen de la clef que l'ordonnance d'Estherhazy lui avait confié et elle alla s'asseoir dans le salon.

Quand le domestique fut de retour, elle l'envoya encore acheter un grand bouquet de roses rouges. Depuis le jour de ses fiançailles, elle avait toujours gardé une prédilection pour ce genre de fleurs, parce que ce jour-



*La foule éclata en acclamations enthousiastes...*

(Page 2079)



là, Esterhazy lui en avait apporté une énorme brassée.

Comme ce temps paraissait déjà lointain !

Combien de choses n'étaient-elles pas arrivées depuis !

La jeune comtesse réfléchissait, le menton appuyé sur la paume de sa main, le regard perdu dans le vide, se plaisant à évoquer des visions de bonheur et d'amour.

Le temps passait...

Ne pouvant plus résister à l'anxiété de cette attente qui se prolongeait plus qu'elle ne l'aurait cru, Clara se leva et se dirigea vers une fenêtre pour jeter un coup d'œil au dehors.

Encore une demi-heure s'écoula .

La jeune femme commençait à s'inquiéter quand, finalement, elle aperçut son époux qui venait de tourner le coin de la rue.

Encore quelques instants et elle allait pouvoir le serrer dans ses bras, le consoler de tout ce qu'il devait avoir souffert par la faute de ses infâmes calomniateurs !

Et, quand elle entendit son pas dans le vestibule elle ferma les yeux, se sentant presque sur le point de défaillir d'émotion.

La porte s'ouvrit ....

Le colonel s'arrêta un instant sur le seuil et après un instant de silence, une exclamation de stupeur s'échappa de ses lèvres.

— Toi Clara ? Toi ici !

— Oui, Ferdinand ! répondit la jeune femme en courant se jeter dans ses bras.

Le traître lui rendit ses baisers et ses caresses, cherchant à se montrer expansif, quoique, en réalité, il fut plutôt agacé de cette comédie sentimentale qu'il se voyait contraint de jouer.

— M'as-tu réellement pardonné, ma bonne Clara ? demanda-t-il enfin.

Elle lui ferma la bouche d'un long baiser passionné. Puis elle obligea son mari à prendre place dans un fauteuil et, venant s'asseoir sur ses genoux, elle murmura :

— Ne parlons pas du passé, Ferdinand ! Il vaut mieux tout oublier et ne penser qu'à l'avenir...

— Tu m'aimes donc encore, malgré tous les désagréments dont tu as souffert par ma faute ?

— Tais-toi, Ferdinand ! Et donne moi encore un baiser... Je t'aime plus que jamais ! Tu verras que tous nos désagréments s'évanouiront comme de la fumée dans l'air !

Le misérable hocha la tête et répondit avec un air sombre :

— Cela n'est pas possible, ma petite Clara ! L'abîme qui nous sépare est trop profond !

— Est-ce à mon père que tu fais allusion ?

A ton père et à d'autres choses encore, mais plus spécialement à lui.

— Eh bien tu verras que quand il se sera finalement rendu compte de ce que je ne peux pas vivre sans toi, il te pardonnera lui aussi.

Esterhazy demeura quelques instants pensif, puis il s'exclama tout-à-coup :

— Est-ce que tu resterais encore avec moi, même si je devais quitter pour toujours l'uniforme que je porte ?

Clara fixa sur son indigne époux un regard stupéfait.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Que veux-tu dire ?

— La vérité, ma petite Clara... Simplement la vérité...

Ces paroles inattendues eurent le don de plonger la jeune femme dans un étonnement sans bornes ; malgré ses efforts pour comprendre, elle ne parvenait pas à en deviner le sens.

— Explique-toi mieux Ferdinand, dit-elle après une

courte pause. Tu aurais donc l'intention de donner ta démission ?

— Non, ma chère Clara... Ce n'est point d'une démission qu'il s'agit...

— Et alors ?

— On m'a rayé des cadres, répondit Esterhazy avec le plus grand calme.

Clara se couvrit le visage de ses mains et gémit :

— Mon Dieu ! Serait ce possible ? Tu veux plaisanter, sans doute ?

— Non, Clara... Je te répète que c'est la pure vérité !

— Mais... je ne comprends pas ! Tu as pourtant été acquitté !

— Certainement... J'ai été acquitté du chef de haute trahison mais on me raye des cadres de l'armée en raison de ma légèreté de conduite dans la vie privée.

— Ciel ! s'exclama la jeune femme en pâlisant intensément. Que va dire mon père ?

Le traître haussa les épaules, puis il se leva et se mit à marcher de long en large à travers le salon, les yeux fixés sur le sol.

— Ce que peut dire ton père m'est absolument indifférent, reprit-il après quelques instants de silence. Son attitude envers moi n'a fait que me pousser de plus en plus vers la ruine complète.

— Et pourtant.. il me semble que tu n'as pas mérité une mesure disciplinaire d'une telle sévérité ! s'exclama la comtesse, cherchant à justifier son mari.

Le misérable eut un geste d'étonnement.

Il ne se serait jamais attendu à ce que son épouse fasse preuve d'une aussi aveugle loyauté à son égard.

Comme il ne répondait pas, Clara reprit avec une véhémence toujours croissante :

— Combien d'autres officiers ne passent-ils pas leurs nuits à faire la fête!..... Et pourtant, personne ne songe à les faire expulser de l'armée !

— C'est aussi ce que je me suis dit ! s'exclama le traître. Mais il faut bien convenir de ce que, dans ce monde, il n'existe point de véritable justice !

Clara s'approcha de nouveau de lui et l'embrassa passionnément, le serrant de toutes ses forces contre sa poitrine.

— Ne te fais pas de mauvais sang mon chéri ! lui dit-elle. Quoi qu'il puisse arriver, je ne t'abandonnerai pas... Maintenant plus que jamais, mon devoir est de rester auprès de toi....

Le misérable la repoussa doucement et répondit :

— Non, ma petite Clara... Je ne puis accepter un semblable sacrifice de ta part... Après ce qui est arrivé je ne peux plus rester à Paris.

— Comment ? s'exclama-t-elle en le regardant avec un air de stupeur indescriptible. Tu veux t'en aller ?

— Oui.... Il ne me reste plus autre chose à faire....

La comtesse éclata en sanglots et se laissa tomber sur un canapé, appuyant son visage contre le dossier.

Esterhazy la regarda quelques instants avec une cynique indifférence, puis il reprit :

C'est une chose inévitable, ma petite Clara !... Si je restais ici, je serais continuellement exposé aux injures et aux sarcasmes de mes ennemis... Je vais partir pour l'étranger et tu ne me reverras plus..... Quand les enfants seront un peu plus grands, tu leur diras que je suis mort !

La comtesse se redressa brusquement et s'écria :

— Non !... Non !... Je ne peux pas admettre une chose pareille !

— Hélas, Clara !... C'est inévitable !... Et d'ailleurs, ce n'est que de cette façon que tu pourras conserver un assez bon souvenir de moi....

— Non, Ferdinand !... Je ne veux pas que tu me parles ainsi... Si tu dois absolument partir, je veux te

suivre..... Emmène-moi avec toi... Je t'aime trop pour pouvoir renoncer à toi !

Le traître fronça les sourcils.

— Est-ce que tu dis cela sérieusement ? demanda-t-il.

— Oui !... Je parle sérieusement et je te supplie de ne point m'abandonner.....

— Et ton père ?..... Jamais il ne te permettra de partir avec moi !

— Eh bien, je me passerais de sa permission !... En tout cas, il ne pourra pas m'en empêcher...

L'ex-colonel serra entre les siennes les mains de sa généreuse épouse.

— Ma chère Clara ! fit-il. J'admire ton courage !... Néanmoins, la chose n'est pas aussi simple que tu le crois.

— Pourquoi ?..... Qu'est-ce qui pourrait empêcher une femme de suivre son mari ?

— Tu sais très bien que mes moyens financiers ne me permettent pas d'assumer une responsabilité aussi lourde..... Je ne possède même pas l'argent du voyage !... Je ne veux pas t'exposer au risque d'avoir à supporter de pénibles privations par dévouement envers moi....

— Et c'est seulement pour cette raison que tu ne veux pas m'emmener avec toi ?

— Evidemment, Clara..... Comment serait-ce possible.....

— Puisque ce n'est qu'une question d'argent, je me charge de me procurer la somme nécessaire, répondit la jeune femme sur un ton décidé.

Esterhazy dut faire un grand effort pour ne pas montrer la joie immense que ces paroles de son épouse lui causaient.

— Non, Clara, lui dit-il doucement. Ne fais pas cela. Tu aurais encore une fois des désagréments avec ton père.....

— Ne te préoccupe pas de ceci..... Mon unique souci est de pouvoir rester avec toi.....

— Comme tu es bonne, Clara !..... Ta générosité m'émeut !

— Ton amour me suffit..... Tu m'aimes bien encore un peu, n'est-ce pas ?..... Es-tu disposé à recommencer une nouvelle vie auprès de moi ?

— Oui, Clara.....

— Dans ce cas, tu verras que nous serons très heureux, même si nous n'avons pas beaucoup d'argent !

Et d'un mouvement passionné, elle se jeta de nouveau dans les bras du misérable, couvrant son visage de baisers.

## CHAPITRE CCCV.

### UNE GRAVE DECISION.

L'épouse du célèbre romancier Emile Zola se trouvait dans le cabinet de travail de son mari. Ce jour-là, l'écrivain paraissait très triste et sa femme en était fort préoccupée.

— Qu'as-tu donc Emile ? lui demanda-t-elle après l'avoir regardé attentivement durant quelques minutes.

— Je n'ai rien, ma chérie.... Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que je te trouve un air bien mélancolique aujourd'hui.

L'homme de lettres se leva, s'approcha de sa femme

et, lui appuyant familièrement une main sur l'épaule, il murmura :

— Tu veux que je te dise la vérité, Jeanne ?..... Eh bien ! mon cœur est profondément troublé par l'injustice affreuse qui existe en ce monde.

— Pourquoi as-tu des idées aussi pessimistes, Emile dis-moi ce qui t'est arrivé ?

Alors, Emile Zola se mit à raconter à sa femme comment s'était déroulée l'audience du procès contre le colonel Esterhazy ; puis il conclut :

— On a acquitté un odieux criminel, tandis que le pauvre Dreyfus, qui ne s'est rendu coupable d'aucune faute, languit à l'île du Diable !..... C'est une véritable honte !

Mme Zola ne répondit point.

Le célèbre romancier s'était de nouveau assis devant sa table de travail et, se serrant la tête entre les paumes de ses mains, il méditait.

Tout-à-coup, il releva la tête. Un éclair d'indignation et de colère fulgura dans ses yeux.

— Mais ils se trompent ! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre. Ils verront bien qu'il existe encore au monde des hommes capables de lutter d'une façon désintéressée pour le triomphe d'une juste cause !

Mme Zola regarda son époux avec un air épouvanté.

— Mon Dieu !... Que voudrais-tu encore faire ? balbutia-t-elle.

— Toujours la même chose !.... Continuer la bataille !.... Je n'ai peur de personne et je dispose d'une arme redoutable : ma plume !.... Elle me servira à démasquer les traîtres et à démontrer la vérité au monde entier !...

Mme Zola tremblait d'émotion.

— Pourquoi trembles-tu ainsi ? lui demanda son époux. Te sens-tu mal ?

— Non, Emile..... Je crains seulement que notre bonheur soit menacé !

— Pourquoi ?... Quel rapport peut-il y avoir entre l'affaire Dreyfus et notre bonheur ?

Je ne le sais pas, Emile !.... Mais un douloureux pressentiment m'étreint le cœur.... J'espère sincèrement que le capitaine Dreyfus sera réhabilité d'ici peu, mais... je crains pour toi !

— Et que crains-tu ?

— Je crains que les ennemis de Dreyfus ne cherchent à te faire du mal à toi aussi !

— Allons donc !... Un homme courageux ne doit pas se préoccuper de craintes de ce genre !.... N'aie pas peur, ma chère Jeanne !.... Les ennemis de Dreyfus sont beaucoup trop lâches pour oser s'attaquer à moi !



Le 15 janvier 1898, le journal L'« Aurore » publiait un article d'Emile Zola intitulé : « J'accuse », écrit sous la forme d'une lettre ouverte adressée au président de la République.

C'était un exposé précis et circonstancié de toutes les infamies qui avaient été commises pour arriver à faire condamner l'innocent et pour justifier les conclusions du Conseil de Guerre qui avait prononcé l'odieuse sentence.

L'iniquité de la procédure était mise en relief en termes pleins de véhémence et d'ardeur, lancés comme la foudre contre les vrais coupables.

C'était l'histoire véridique et saisissante de l'affaire Dreyfus et l'article se terminait par ces terribles accusations :

« J'ACCUSE le commandant du Paty, principal responsable de l'injustice condamnation. Après avoir agi pendant quelque temps peut-être de bonne foi, il a conti-

nué ses infamies encore très longtemps après avoir acquis lui-même la conviction de l'innocence absolue du capitaine Dreyfus ;

« J'ACCUSE le général Mercier de s'être rendu complice de la plus grande iniquité de l'époque contemporaine ;

« J'ACCUSE le général Billot d'avoir tenu en mains les preuves de l'innocence d'Alfred Dreyfus et de s'être abstenu de divulguer le fait, se rendant ainsi coupable, lui aussi, de complicité avec les coupables.

« J'ACCUSE le général Boisdeffre et le général Gonse de s'être allié aux personnages susnommés à seule fin de sauvegarder le prestige de l'Etat-Major ;

« J'ACCUSE le colonel Ravary d'avoir mené une enquête entachée de partialité lors de l'instruction du procès contre le colonel Esterhazy ;

« J'ACCUSE l'expert en écritures d'avoir déposé des conclusions qu'il savait être contraires à la vérité ;

« J'ACCUSE les chefs de l'Etat-Major d'avoir mené une campagne criminelle par l'entremise de journaux à leur solde dans le but de se concilier la sympathie de l'opinion publique ;

« J'ACCUSE enfin le Conseil de Guerre d'avoir outragé la justice en rendant un jugement basé sur un document au sujet duquel on a cru devoir garder le secret et d'avoir condamné un innocent pour sauver le vrai coupable.

« Je prévois que mes accusations vont être considérées par beaucoup de gens comme des calomnies, mais j'espère aussi qu'il se trouvera un bon nombre de personnes suffisamment impartiales et animées de sentiments assez généreux pour réclamer avec moi la réparation de cette horrible injustice.

« Ma protestation n'est pas autre chose qu'un cri

du cœur !..... Je suis prêt à la répéter devant n'importe quel tribunal.

« J'attends !

## CHAPITRE CCCVI.

### LE BUT ATTEINT.

Tandis qu'il continuait sa chevauchée le long de la piste marquée par les traces des pas des chameaux, James Wells ne cessait de réfléchir, alternant ses méditations avec des imprécations à l'adresse du Cheik Abd-el-Rahman.

Il galopait déjà depuis trois heures et il n'apercevait pas encore les fugitifs.

Et son cheval commençait à donner des signes de fatigue. Si l'animal était obligé de s'arrêter, tout le succès de l'audacieuse entreprise allait se trouver compromis.

Un silence de mort régnait dans la solitude infinie du désert. Grâce à la clarté de la lune, James Wells pouvait assez facilement distinguer la piste qui lui indiquait la route à suivre.

Malheureusement, le cheval, absolument fourbu, ralentissait de plus en plus son allure et son pas devenait hésitant.

— Il faut absolument que j'accorde un peu de repos à cette pauvre bête, se dit James Wells.

Et il s'arrêta pour mettre pied à terre.

Durant une grande demi-heure, il patienta en fumant

des cigarettes, tandis que le cheval se reposait.

Puis il remonta en selle et reprit sa course.

Encore deux heures s'écoulèrent.

Finalement, le cavalier laissa échapper une exclamation de joie.

Il venait d'apercevoir une tente.

Après avoir parcouru encore quelques centaines de mètres, il s'arrêta près d'un petit bouquet de palmiers et attacha l'animal à l'un des arbres. Puis il se dirigea à pas de loup vers la tente devant laquelle il distingua les silhouettes de trois Arabes étendus sur le sable et qui paraissaient être profondément endormis.

Instinctivement, le courageux ami du capitaine Rieur porta la main à sa ceinture pour s'assurer de ce que ses pistolets étaient toujours à leur place.

Il arriva jusqu'à quelques pas de la tente. Les Arabes ne bougeaient toujours pas. James Wells pouvait entendre leur respiration régulière et calme.

Ils devaient se sentir parfaitement en sûreté, car ils n'avaient pas pris la peine de poster une sentinelle.

Mais tout-à-coup, le cheval de Wells fit entendre un hennissement intempestif et malencontreux.

Aussitôt, les trois Arabes s'éveillèrent en sursaut.

L'un d'eux, le premier qui aperçut James Wells, courut immédiatement vers lui et lui demanda sur un ton menaçant :

— Que voulez-vous ?..... Que venez-vous faire ici ?

Pour toute réponse, James Wells empoigna ses deux pistolets et, les braquant vers l'indigène, il s'écria :

— Si vous faites un pas de plus, je tire !

— Attention ! s'exclama l'un des deux autres Arabes qui étaient restés un peu en arrière. Je le reconnais ! C'est l'un des compagnons de ce maudit capitaine Rieur !

Et soudain, comme d'un commun accord, les trois serviteurs du Cheikh s'élançèrent vers l'Européen, se jetèrent sur lui et tentèrent de le désarmer.

Mais James Wells parvint à se dégager en faisant brusquement un bond en arrière. En même temps il tira deux coups de feu dont l'un atteignit au bras l'un de ses adversaires.

— Arrière, ou je vous tue tous les trois ! s'écria-t-il.

A ce moment, un cri de femme partit de l'intérieur de la tente.

— Qu'est-ce que vous nous voulez donc ? demanda encore celui des Arabes qui s'était le premier avancé vers l'Européen.

— Vous ne le devinez pas encore ?..... Je veux la femme blanche qui est sous cette tente !

— Vous vous trompez... Il n'y a personne ici en dehors de nous trois.

James Wells éclata de rire.

— N'avez-vous donc pas entendu le cri d'Amy Nabot ? riposta-t-il. Sans doute êtes-vous sourds ?..... Ou bien vous imaginez-vous que c'est moi, qui le suis ?

Les trois Arabes tentèrent de nouveau de s'élancer vers lui, mais il parvint encore une fois à éluder leur attaque.

— Si vous recommencez, cela va faire du vilain ! dit-il tranquillement, tout en les menaçant de nouveau de ses pistolets.

— Allez-vous en !..... Il n'y a pas de femme ici.....

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous..... Je ne partirai pas d'ici sans cette femme qui a été enlevée par votre maître, le Cheikh Abd-el-Rahman.....

— L'une des favorites du Cheikh se trouve sous la tente, mais ce n'est point la personne que vous cherchez.

— Dans ce cas, je désire la voir.....

— Non !.... Aucun étranger ne doit voir les femmes de notre maître !

— Si vous ne me l'amenez pas ici, je vais entrer moi-même dans la tente !

L'un des trois Arabes fit un signe aux deux autres et leur commanda :

— Emparez-vous de lui !.... Qu'attendez-vous donc ?

— Nous sommes désarmés et il a deux pistolets ! répondit l'un de ceux auxquels il s'était adressé.

— Lâches !... Ne savez-vous donc point que vous devez vous faire tuer s'il le faut pour défendre les intérêts de votre maître ?

Et, rapide comme l'éclair, il bondit lui-même vers James Wells en se baissant pour éviter les projectiles des pistolets.

L'ami du capitaine Rieur avait fait feu, mais il avait manqué l'Arabe. Néanmoins, il ne se découragea pas pour si peu et, empoignant l'un des deux pistolets par le canon, il en abattit violemment la crosse sur le crâne de l'indigène.

L'homme tomba sur le sable en poussant un sourd gémissement et il demeura inerte.

Terrifiés, les deux autres s'empressèrent de lever les mains en l'air et de crier :

— Ne tirez pas !... Nous nous rendons !

James Wells eut un rire méprisant.

— Je vous aurais cru plus courageux ! dit-il. Vous combattez évidemment avec beaucoup plus de vaillance quand vous êtes à dix contre un !

Puis, avec le plus grand calme, il s'avança vers l'un des chameaux des Arabes, prit une corde qui se trouvait suspendue au col de la bête, la coupa en deux et se mit en devoir de lier les mains de ses deux captifs qui se laissaient faire avec une résignation tout orientale.

Quand il fut sûr de n'avoir plus rien à craindre d'eux il se dirigea vers la tente, souleva la toile qui en masquait l'entrée et y pénétra.



Dès que les soldats français s'étaient approchés de l'oasis, le Cheikh Abd-el-Rahman avait donné l'ordre à l'un de ses plus fidèles serviteurs de partir immédiatement avec Amy Nabot et de la conduire en lieu sûr.

L'ancienne espionne avait été contrainte de monter sur un chameau qui la transporta avec une grande rapidité à travers le désert durant plusieurs heures. Elle se demandait avec une terrible anxiété où on allait la conduire et elle commençait à craindre d'être définitivement perdue.

Finalement, la petite caravane s'arrêta et deux bras robustes saisirent la captive, la déposant sur le sol. Puis on la fit entrer sous une tente qui venait d'être dressée et où malgré son inquiétude elle ne tarda pas à s'endormir, car elle était brisée de fatigue.

Mais, au milieu de la nuit, elle fut soudain réveillée par des cris et des coups de feu.

Terrifiée, elle se redressa sur la natte qui lui servait de couchette et murmura :

— Mon Dieu !... Qu'arrive-t-il encore ?..... Suis-je menacée d'un nouveau danger ?

Une dizaine de minutes s'écoulèrent. Le bruit d'une vive altercation parvenait aux oreilles de la captive qui était à demi morte de peur. A deux reprises encore, elle entendit des détonations d'armes à feu.

Enfin, la toile de la tente se souleva et, dans la pénombre, Amy Nabot distingua une silhouette d'homme.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle avec épouvante. Pourquoi entrez-vous ici ?

James Wells lui répondit aussitôt :